

---

## Encore humains demain?

---

Sommes-nous capables de penser le monde de demain ? Mais surtout, en éprouvons-nous encore véritablement le désir ? Le spectacle « Future /No Future » nous plongera en mai prochain au coeur du sujet. Prenant acte du désenchantement contemporain, cette création expose les illusions et désillusions des adolescents d'aujourd'hui. L'ouvrage du philosophe **Jean-Michel Besnier\***, intitulé «Demain les posthumains »\*\*, nous a semblé faire justement écho au thème de ce spectacle. Comment préserver une définition de l'homme à l'heure où les robots, *cyborgs*, organes artificiels sortent de la science-fiction pour devenir notre réalité ? Rencontre...

**Vous étudiez dans votre ouvrage les utopies posthumanistes. Peut-être faut-il d'abord s'entendre sur le sens du mot *utopie*...**

Les utopies dites *posthumaines* ne décrivent pas un devoir-être ou un monde idéal. Ce ne sont pas des utopies régulatrices mais des utopies de rupture qui visent à expérimenter par la pensée un tout autre univers où l'homme aura cessé d'être ce qu'il est. Les humanistes de la Renaissance, auteurs des premières grandes utopies, voulaient influencer sur l'Histoire et rester en prise avec elle. Ce n'est plus le cas avec les utopies *posthumaines*. Dans mon livre, je montre qu'elles s'ancrent en partie dans la contre culture américaine des années 1960, avec des mouvements comme celui de la Beat Generation. Ces mouvements ne sont pas portés par une stratégie politique mais par le désir de s'arracher au monde par le biais de substances chimiques tel le LSD ou d'amplifier leurs perceptions grâce à la musique. Avec le *posthumanisme*, il est bien question d'arrachement métaphysique, d'échapper à notre condition. Les progrès des nanotechnologies, l'avènement du virtuel ont rendu concrète l'idée d'un *homme augmenté*, d'un homme capable de s'affranchir de la nature. L'humanisme traditionnel est fondé sur une vision dualiste esprit-corps qui admet la finitude de l'homme et la juge indépassable. Et c'est là qu'il y a une rupture radicale. Les visionnaires d'aujourd'hui ne rédigent plus des romans de sciencefiction, ils extrapolent des possibles qui sont déjà là: les clones, les *cyborgs*, les organes artificiels... dessinent un avenir où l'homme tel que nous le connaissons aura fait son temps.

---

**L'avènement de ces utopies incite à approfondir la réflexion sur notre relation avec la nature...**

D'un côté, on veut être moderne, et en ce sens s'arracher au déterminisme naturel. De l'autre, nous éprouvons une répulsion à l'idée de transgresser les lois de la nature, comme si cette dernière était l'incarnation d'un ordre intangible. On prête ainsi à la nature un caractère sacré, et il y aurait comme un péché de la société humaine qui serait coupable d'avoir enclenché une histoire qui l'éloigne de la nature et en vient à menacer celle-ci. N'est-ce pas le cas de l'écologie contemporaine quand elle mise encore sur une idée de la nature comme un système autonome où l'homme jouerait le rôle de prédateur ? Mais cette position entretient l'idée d'un face à face où la nature serait un élément extérieur à l'homme.

L'ambivalence que je désigne tient au fait que la notion de nature est une notion qui n'a plus grand sens en soi. A l'autre extrême, les modernes qui rêvent d'un univers intégralement artificiel où l'homme en aurait fini avec la nature s'avère tout aussi illusoire. C'est parce que nous n'avons d'autre choix que de vivre avec nos techniques qu'il est intéressant de penser avec des philosophes comme Isabelle Stengers, que peut émerger une véritable écologie politique qui encourage à instituer la relation avec le non humain. Là, il est vraiment question de penser nos relations avec ce qui n'est pas nous, et de concevoir une humanité élargie.

---

### **Cette peur de la dénaturaison pointe à son tour la difficulté que nous avons à définir l'homme ...**

Les développements de la biotechnologie ont mis en évidence l'indéfinition des frontières entre l'homme et l'animal. La fable de Vercors «Les animaux dénaturés» invitait déjà à réfléchir aux critères que nous impliquons spontanément dans notre approche de l'humain. Il en va de même avec les machines que nous fabriquons. Aujourd'hui, des robots sont capables de simuler techniquement les comportements humains. Et si une machine est désormais capable de reconnaître mes émotions et de les simuler, qu'est-ce qui m'interdit de lui prêter une subjectivité ? Nous entretenons nous-mêmes des relations de plus en plus affectives avec les objets technologiques qui envahissent notre quotidien. Si on développe un monde peuplé de robots androïdes, il sera difficile de les traiter comme des *frigos*... Nous serons donc de plus en plus en dialogue avec des êtres susceptibles de nous déconcerter et la question éthique se posera de savoir comment vivre ensemble. Si l'on prend l'exemple du *cyborg*: le mot évoque encore la science-fiction. C'est pourtant à l'origine une chose sérieuse qui s'inscrit dans les prouesses des réalisations techniques dont l'homme est capable. Il a servi très vite à qualifier l'être hybride qui associe de manière interne l'organisme biologique et les prothèses électroniques, puis il a fini par nommer le couplage d'êtres humains - éventuellement réduits à leur seul cerveau - avec des machines de toutes espèces et de toutes dimensions.

Face au développement de ces machines de plus en plus intelligentes et autonomes, nous avons de fait à attester de ce qui fait notre humanité. Il y a déjà un moment que les philosophes ne font plus appel au concept de *l'âme* dont personne ne s'accorde à dire exactement ce qu'il recouvre. Paradoxalement, je crois que ce qui fait justement l'être humain, c'est sa fragilité et la conscience de sa vulnérabilité. Roger Caillois l'exprimait déjà ainsi : «Certes l'homme est un raté, et même pire: un raté volontaire, un raté qui s'est voulu raté, qui a cherché et réussi à se désadapter de sa condition d'animal, sûr, infailible, heureux...» Mais il ajoute: «J'estime que c'est ce qui fait sa gloire et son honneur ». De fait, les funestes effets de cette finitude que l'homme peut déplorer paraissent aussi être la condition de la liberté et de l'accès à la beauté. Pourtant, l'homme contemporain, plus ou moins confusément, voudrait en finir avec cette vulnérabilité et se rêve de plus en plus comme un être inoxydable.

---

### **Vous pointez l'actuelle mésestime de soi qui accompagne la fascination pour les progrès technologiques...**

C'est déjà ce que constate le philosophe Günther Anders en 1958 et qu'il a baptisé «la honte prométhéenne». Il évoque «la honte qui s'empare de l'homme devant l'humiliante qualité des choses qu'il a lui-même fabriquées»\*\*\*. Il trouve dans notre aspiration à imiter les machines et leurs performances une impatience à fuir notre condition humaine. La névrose a longtemps prévalu dans nos sociétés, entendue comme un conflit ressenti par l'homme entre ses désirs et la réalité. Aujourd'hui, on parle de dépression, où il est moins question de se réconcilier avec soi-même que de fuir sa propre réalité. Les technologies d'information et de communication ou les progrès des technologies du virtuel invitent à bien des égards à se détourner de toute préoccupation pour la vie

intérieure. Elles fascinent aussi dans la mesure où elles dispensent l'homme de tout objectif de réalisation de soi. On rêve de s'affranchir de nos limites, non plus comme le dit bien Günther Anders pour être omniscient «à l'égal de Dieu» mais pour devenir semblable à l'instrument, c'est-à-dire «l'égal d'un Gadget». Cet effort d'abstraction et de spiritualisation ne va plus de pair avec une capacité de symbolisation. Elle recherche un état fusionnel avec la machine, état qui délasse justement de la fatigue d'être soi.

---

**Dans cette perspective, vous insistez sur l'instrumentation dangereuse du langage, vous parlez même de «mise au pas de la langue»...**

C'est pour moi l'un des phénomènes les plus préoccupants aujourd'hui. On assiste à une volonté de réduire les fonctions du langage qui se plient de plus en plus aux échanges instrumentalisés qui caractérisent la vie moderne. Plus le langage est soumis au seul fait d'informer, plus il adopte la logique binaire de la machine, plus il perd les pouvoirs de dire aussi l'inutile, la méditation, la poésie... C'est comme si on voulait en finir avec la conversation, rabattre le signe linguistique sur le simple signal. Ce système de signaux appelle alors des réactions, un comportement adéquat, et non plus le retour de signes qui pourraient engendrer un échange humain. L'exemple des opérateurs téléphoniques auxquels nous nous sommes si bien accoutumés en témoigne : il n'y a plus à répondre mais à réagir correctement. Et l'on s'accorde de plus en plus à considérer que le bon langage est celui qui engendrera le bon comportement... D'où l'esprit de conformisme et la standardisation inéluctables qui en découlent.

---

**D'un côté, vous semblez défendre les progrès technologiques, de l'autre vous alertez sur les dangers qui lui sont inhérents... N'est-ce pas contradictoire ?**

Je suis un moderne au sens où je ne cède pas à la nostalgie, en particulier celle d'une mère nature qu'il faudrait préserver. J'ai beaucoup d'admiration pour les réalisations technologiques actuelles.

Comment pourrait-on s'opposer à tous les progrès susceptibles d'aider à soulager nos souffrances ? Mais il ne faut pas se laisser entièrement happer par la fascination de ce que nous sommes capables de faire émerger. On reconfigure par exemple les atomes sans savoir ce que cela va donner. Les scientifiques travaillent à des échelles où toute prédictibilité est quasi impossible. Dans un domaine plus quotidien, apparaissent aujourd'hui sur le marché une quantité d'objets, produits de notre génie qui génèrent des mutations radicales de nos comportements. Mais personne ne poursuit de stratégie délibérée. C'est là où nous sommes vraiment en panne d'utopie! Les visions *posthumanistes* invitent à quitter le monde réel plutôt qu'à le transformer. D'où l'importance d'une éthique qui reste à inventer, et sache placer le curseur au bon endroit. Entre technophiles et technophobes, il y a une place pour le bon sens, et le désir de ne pas céder aux vertiges de l'immaîtrise. Dans ce livre sur les utopies *posthumanistes* j'ai cherché à comprendre comment la vision d'un avenir où l'homme ne serait plus grand-chose a pu se dessiner. Pour aller contre une idée apocalyptique du futur, je privilégie les ressources de la réflexion éthique et de la philosophie.

La fin des nombreuses certitudes qui ont longtemps structuré notre vision du monde doit-elle devenir prétexte à abdiquer tout idéal éthique ? Je suis convaincu du contraire.

---

\* **Jean-Michel Besnier** est professeur de philosophie à Paris-Sorbonne et membre du Centre de recherche en épistémologie appliquée (CREA).

\*\* «Demain les posthumains», Jean-Michel Besnier, éd. Hachette Littératures, 2009

\*\*\* «L'obsolescence de l'homme», Günther Anders, éd. Encyclopédie des nuisances, 2002

## Trop connu-méconnu...

---

Tout le monde a entendu parler d'Erik Satie, mais paradoxalement, peu de gens connaissent bien son oeuvre. «Monsieur Satie», *fantaisie pour comédien et pianiste, papier plié, chaise, parapluie et chapeau*, fait revivre ce compositeur fantasque qui raffolait aussi de l'écriture. Entretien avec le pianiste **Ezequiel Spucches**, interprète du spectacle.

### **Est-ce que vous aviez déjà une passion pour Satie avant de monter ce projet?**

J'étais loin d'être un spécialiste de Satie quand on m'a proposé de participer à ce spectacle qui est directement adapté d'un livredisque intitulé «Monsieur Satie, l'homme qui avait un petit piano dans la tête»\*. Mais l'idée m'a immédiatement enchanté. J'ai trouvé le livre de Carl Norac magnifique. Il a su associer ses propres mots à la musique de Satie avec beaucoup d'intelligence et de sensibilité. De plus, faire découvrir aux enfants une musique aussi exigeante, c'est un défi très excitant. Personnellement ce travail m'a permis d'approfondir la connaissance de l'oeuvre et du personnage de Satie. Au conservatoire, on travaille peu son répertoire. Cela est sans doute lié au fait qu'on réduit un peu vite son oeuvre à des pièces *faciles*. On les dit *faciles* car elles ne font pas appel à des talents de virtuosité, elles n'ont rien de spectaculaire.

Mais justement! Avec Satie, on est dans une écriture extrêmement dépouillée qui vise à l'essentiel et qui demande à l'interprète un travail très approfondi. Quand on évoque la première période de sa création, on fait références aux oeuvres qui sont les plus connues comme les «Gnossiennes» ou les «Gymnopédies». Les pièces de la deuxième période ont longtemps été perçues comme des oeuvres plus étranges, avec des titres volontairement loufoques, des partitions semées de textes que Satie écrivaient lui-même...

Il a multiplié des formes volontairement brèves, comme des espèces d'aphorismes musicaux. Son oeuvre a d'ailleurs donné lieu à de nombreuses controverses. Certains compositeurs comme John Cage ont dit que l'esthétique musicale de Satie avait ouvert la voie à toutes les innovations esthétiques du XXe siècle. Et de fait, dans ces formes très brèves, il y a souvent autant d'informations que dans une grande sonate. Si l'on prend «Sport et divertissement », qui réunit 21 pièces, chacune est unique et peut se lire comme une pièce majeure compte tenu de son potentiel d'invention.

Mais il y a aussi de nombreux musiciens et musicologues qui ont estimé que si Satie avait apporté bien des choses nouvelles, c'était comme malgré lui, et que s'il avait un immense talent, il n'avait pas vraiment les moyens de le développer. Je crois aujourd'hui que l'oeuvre de Satie relève d'une posture différente, d'une manière tellement novatrice d'aborder la musique qu'il a fallu des décennies pour en comprendre l'importance.

---

### **Il y a la musique, mais aussi le personnage. Les spectateurs partent à la rencontre d'un dandy solitaire, une personnalité à la fois loufoque et intransigeante...**

Nous mettons effectivement en scène l'histoire imaginée par Carl Norac qui retrace quelques moments de la vie de Satie mais qui insiste surtout sur des traits de caractère du personnage. On essaie de faire partager son univers intime. J'entre en scène coiffé des accessoires emblématiques qui accompagnent toujours Satie sur les portraits ou les photos qu'on connaît de lui : son chapeau, son parapluie. On sait qu'il avait une collection impressionnante de parapluie dans sa petite chambre d'Arcueil. Et ces quelques éléments concrets, comme c'était le cas pour lui-même au quotidien, servent de support pour se projeter dans un monde imaginaire fantaisiste. On évoque des situations concrètes qui ont marqué sa vie, la pauvreté par exemple, et la solitude. On peut ainsi l'imaginer dans sa petite chambre où il fait froid, et l'atmosphère est même si glaciale que dans l'aquarium le poisson éternue pendant que derrière la fenêtre,

il pleut des glaçons... Au début du spectacle, Satie voit la pauvreté comme «une jeune fille aux yeux verts»: cette image existe dans les lettres de Satie. Concernant la solitude, on sait qu'il lui est arrivé de s'écrire toute une série de lettres à lui-même! Il a beaucoup souffert de son isolement à la fin de sa vie, mais il avait sans doute contribué à bâtir cette solitude. Je crois que c'était un homme très conscient de son génie et très exigeant voire intransigeant avec ses amis. Le livre de Carl Norac ne se veut donc pas une biographie au sens classique. C'est une fiction qui se nourrit des mots et de l'imaginaire de Satie avec surtout le souci de laisser toute la place à la musique de l'artiste. Sur scène, avec la comédienne qui est un peu comme une récitante, nous passons sans cesse du récit à l'incarnation des personnages.

Il y a également des images projetées qui sont tirées de l'albumdisque. Elodie Nouhen, l'illustratrice, a retravaillé de manière très personnelle et sensible sur des portraits du musicien réalisés par des artistes connus comme Cocteau, ami de Satie, ou par Satie lui-même qui dessinait beaucoup.

---

**En lisant sa correspondance et les biographies qui lui ont été dédiés, on se demande toujours s'il faut ou non prendre Satie au sérieux...**

L'humour et le sens de l'absurde sont omniprésents chez lui, ce qui contribue d'ailleurs à le rendre attachant. A l'époque où il était très pauvre, vers 1900, il a composé une pièce intitulée «Rêverie du pauvre». Le morceau est composé de quelques accords, il n'y a presque rien sur la partition. C'était une expression très concrète de son malaise et en même temps ça a l'air d'une blague. En fait, pour prendre Satie au sérieux, il ne faut justement pas le prendre trop au sérieux. Un jour, Cocteau l'aborde en lui disant: «Vous avez dit de moi que je suis un imbécile!»; réponse de Satie: «Ah non, je n'ai pas dit cela... mais je peux me tromper!»... Son oeuvre traduit cet esprit un peu ubuesque. Elle évacue le caractère solennel, sacré de la musique. Satie est le contraire d'un esprit académique. C'est pour cette même raison que chaque artiste quand il veut interpréter ses morceaux doit d'une certaine manière la réinventer avec sa propre liberté. Si je prends l'exemple des partitions de «Sport et divertissement»: des petits poèmes accompagnent la musique. Ils sont écrits sous les notes et s'intègrent comme une sorte de sous-texte. Mais Satie interdisait de lire les textes pendant qu'on les jouait. Ils devaient faire partie de l'interprétation sans être proférés sur scène. Ce serait un peu comme une confidence entre le compositeur et l'interprète. Mais je ne crois pas qu'il faille prendre les interdits de Satie à la lettre, justement parce que l'humour est constitutif du personnage.

---

**Monsieur Satie**

**Du 18 au 22 mai 2011 | Musique | 6+**

---

\*Carl Norac, «Monsieur Satie, l'homme qui avait un petit piano dans la tête», éd. Didier Jeunesse, 2006

---

## Un amour d'épouvantail...

---

Des musiciens en queue de pie... jusque là tout est normal. Mais voilà qu'entre en scène un épouvantail, personnage peu coutumier des scènes de théâtre. Entre les notes du compositeur contemporain Matteo Franceschini et les mots de **Philippe Dorin**, s'engage un dialogue désarmant, tour à tour tendre et cocasse. Questions à l'auteur de ce livret peu banal.

**C'est la première fois que vous écrivez pour un musicien...**

Oui, et cela m'a d'autant plus passionné qu'il fallait inventer une forme d'écriture qui soit vraiment au service de la partition. J'ai rencontré Matteo Franceschini dans le cadre d'une résidence organisée par l'ARCAL. Il avait envie de créer une petite pièce pour enfants dont le personnage central serait un épouvantail. Ce thème m'a immédiatement inspiré car c'est un personnage qu'on ne voit jamais au théâtre, et je l'ai aussitôt associé à l'idée d'immobilité et de solitude. J'ai imaginé un dialogue entre une femme et cet épouvantail, sachant que seule la femme utilise les mots et qu'elle apprivoise peu à peu le langage de l'épouvantail qui lui est essentiellement musical. En écrivant, je ne connaissais pas encore la partition. J'écrivais les répliques de la femme, et pour la musique, je l'inscrivais dans le déroulement de l'histoire par le biais des didascalies. J'y indique surtout les mouvements des trois musiciens qui, vêtus de queue de pie, incarnent une bande de moineaux, et j'essaie en quelques mots d'installer la couleur d'un sentiment, comme une intention de jeu pour un acteur. Chaque fois que j'écris une pièce, je le fais en pensant au travail concret des acteurs. Cette fois, c'est aux musiciens que j'ai pensé. Et quand j'ai assisté à la création, j'ai été émerveillé de voir que les réponses musicales de l'épouvantail allaient plus loin que ce que j'avais pu projeter au moment de l'écriture. Les compositions de Matteo Franceschini donnaient vraiment corps au personnage en complétant ce que j'avais pu imaginer de lui.

---

**Vous avez le goût des histoires un peu loufoques, mais qui sont souvent en prise avec des questions profondes voire graves...**

Je crois que c'est surtout lié à la poésie de ces histoires. Dans cette pièce, la femme qui fait apparaître l'épouvantail tombe finalement amoureuse de lui, mais comme elle ne peut décemment pas se marier avec un épouvantail, elle lui construit une femme-épouvantail. Elle finit pourtant par jalouser leur bonheur et, pour se venger, provoque la nuit. S'ensuit une énorme cacophonie, et au petit matin quand la lumière revient on découvre deux petits épouvantaux... Finalement, la femme accepte d'accueillir toute la famille et donne à l'épouvantail la paire de chaussures qu'il ne cessait de réclamer depuis le début de l'histoire. La famille s'en ira découvrir le monde, et la jeune femme reste seule. Cette image de la fin me parle à la fois de la solitude, mais aussi des vagabonds, et j'ai pensé aux gens du voyage, à l'errance... Mais ce qui m'intéresse le plus quand j'écris, ce sont les images qui vont traverser l'esprit du spectateur. Mes mots sont le support de visions qui ne m'appartiennent pas. C'est au spectateur de trouver en lui-même les réponses. Je participe souvent à des rencontres avec les classes et je suis surpris d'entendre les enfants imaginer parfois des choses auxquelles je n'avais pas du tout pensé. C'est important de défendre encore au théâtre des formes qui ne soient pas seulement l'expression d'une idée séduisante, des formes bien ficelées. Dans les années 2000, il y a eu une vague d'engouement pour les auteurs, mais cette vague est déjà passée car tout bouge très vite au théâtre. Reste la question, pour moi, centrale : celle de la position du spectateur, de ce qu'il vient chercher au théâtre en particulier et dans l'art en général.

---

**Les époux**

**Du 8 au 19 juin 2011 | Musique | Théâtre | Création | 3+**

---

# Histoire de jeunes filles

*L'aurore de jeunesse dont s'empourprait encore le visage de ces jeunes filles... illuminait tout devant elles et, comme la fluide peinture de certains primitifs, faisait se détacher les détails les plus insignifiants de leur vie sur fond d'or.* | Marcel Proust, «A l'ombre des jeunes filles en fleurs»

Elles sont érigées en modèle de beauté, longtemps on a voulu exalter leur innocence, et depuis quelques décennies elles se rêvent libérées... Difficile de cerner ce que nous nommons communément les jeunes filles. La nouvelle création de la chorégraphe Sophie Mathey nous a donné envie de creuser la question. Après l'histoire de « La Petite Sirène », elle s'attaque en effet au conte de « Blanche Neige ». Danse oblige, le questionnement sur le corps et les valeurs qu'il véhicule se répète d'une création à l'autre. D'où notre intérêt pour une Histoire qui n'a pas encore fait l'objet d'études si nombreuses : celle du corps des *jeunes filles*. Entretien avec **Gabrielle Houbre\*** qui a co-dirigé une étude originale : « Le corps des jeunes filles de l'Antiquité à nos jours ».

**L'histoire du corps des jeunes filles permet de souligner qu'il y a d'abord une difficulté à définir la jeune fille elle-même. De l'Antiquité au XVIIIe siècle en passant par le Moyen Age, on constate un flottement sémantique qui exprime bien cette difficulté...**

La pertinence de la catégorie *jeune fille* oscille en effet fortement au fil des siècles, selon les sensibilités et les besoins des sociétés. Dans la Grèce classique, par exemple, des fillettes parfois prépubères sont précipitées dans la chambre nuptiale en escamotant ainsi complètement un temps des *jeunes filles*. Pour la période médiévale, les flottements sémantiques soulignent le vague de la notion de *jeune fille*, tantôt renvoyée à un âge et à un état de dépendance (*puella*), tantôt à une particularité physiologique, la virginité (*virgo*), tantôt à un développement conçu d'abord pour les garçons (*adolescentia*). A partir de l'époque classique, une *jeune fille* est avant tout définie par sa virginité et son rapport au mariage. Encore et toujours, c'est le mariage qui clôt le temps des *jeunes filles*. Il faut attendre la relative banalisation des relations sexuelles pré-nuptiales à partir des années 1960 et la distance prise avec l'institution du mariage pour que se brouille une définition élaborée autour des notions de puberté et de virginité et restée bon an mal an valable en France jusque vers le milieu du XXe siècle.

**Dès le Moyen Age, les traités de physiologie s'intéressent au corps de la jeune fille et le définissent négativement, comme un corps inachevé, incomplet, pensé en référence au corps masculin. Mais ce corps est aussi appréhendé comme une machine dangereuse. Est-ce que le corps des jeunes filles a toujours fait peur ? Pourquoi ?**

De ce point de vue, le corps de la *jeune fille* ne se différencie guère de celui de la femme. Du Ve siècle av. JC au IIe siècle ap. JC, la médecine grecque que développent Hippocrate, Aristote ou Galien, considère en gros que les organes génitaux féminins ne sont en fait qu'une introversion des organes génitaux masculins. L'idée qui prévaut alors est que le corps humain accompli et modèle est celui de l'homme, tandis que celui de la femme ne serait qu'un corps d'homme amoindri et imparfait. A partir du XVIIIe siècle les médecins imposent la notion de spécificité du corps féminin, en insistant notamment sur l'importance de la matrice (utérus). Ils conceptualisent un système qui consiste à coordonner le sexe, le corps et l'âme de la femme, en partant du sexe. Ils définissent ainsi l'être féminin comme un tout homogène et distinct de l'homme et font apparaître une nature féminine qui, au seuil du XIXe siècle, se fige jusqu'au XXe siècle dans une

subordination irrémédiable de la femme à son corps et sa capacité maternelle. Dans ce cadre, la fille pubère, en capacité d'enfanter, trouve son utilité sociale. En même temps, dès l'Antiquité, la puberté est regardée comme une période périlleuse, surtout pour les filles qui sont soumises à la menstruation. En effet, le sang menstruel doit impérativement s'écouler par l'utérus et si les règles n'apparaissent pas, les *jeunes filles* peuvent souffrir de douleurs, de fièvres voire succomber au délire. De plus la matrice est jugée instable, en proie à une agitation désordonnée, causant une hystérie qui peut conduire certaines à se pendre ou à se jeter dans le vide. Le remède à tous ces troubles est le mariage, puisque le rapport sexuel permettra l'écoulement du sang.

---

**Tout au long de l'histoire, on assiste à la sacralisation de la virginité des jeunes filles. Quels sont les enjeux attachés à cette virginité? Ont-ils vraiment variés depuis l'Antiquité?**

Il est vrai que la virginité est le plus souvent valorisée sinon sacralisée chez les filles. Dans la Grèce antique, les *parthenoi* (vierges) sont ainsi intégrées, vers 12 ou 13 ans, à la communauté civique par leur participation aux fêtes solennelles offertes aux dieux protecteurs. Au Moyen Age, les rituels entourant le mariage, en témoignent également. Tout devait publiquement professer les marques du passage de la fillette à la femme et souligner la réalité double de ce corps féminin : d'une part, son intégrité physique supposée, héritée de l'enfance et d'une courte adolescence ; de l'autre, l'espoir placé par les familles et la société dans la fécondité de ce corps préservé et arrivé vierge aux noces. La virginité féminine est donc la grande affaire de la période post-pubertaire et pré-matrimoniale. Ceci dit, des nuances sont toujours à introduire, notamment selon les religions et les milieux sociaux. Par exemple, le protestantisme, réticent à la célébration du culte marial, est sans doute moins obsessionnel que le catholicisme sur la virginité. Sans doute aussi peut-on affirmer que la société paysanne attache davantage d'attention à la réputation d'une *jeune fille* qu'à la réalité de sa virginité. En cas de grossesse pré-nuptiale, les épousailles permettent de réparer en grande partie la faute quand, dans la bourgeoisie, une grossesse en dehors du mariage condamne irrémédiablement la *jeune fille* à la déchéance sociale.

---

**Objet de toutes les convoitises, le corps des jeunes filles fut aussi victime de violences multiples : rapt, viols... sont longtemps envisagés comme légitimes par les guerriers fiers de leur virilité. Mais on peut évoquer aussi la violence plus sourde générée par la négation des corps, lieux privilégiés du non-dit, corps entretenus dans l'ignorance d'eux-mêmes par une éducation très prude... Est-ce qu'on n'a pas l'impression en retraçant l'histoire de ces corps que les jeunes filles ont vécu des siècles durant un véritable enfer ?**

De fait, les *jeunes filles* ont toujours été exposées aux agressions, à l'inceste, au viol sans que l'on puisse, aujourd'hui encore, mesurer l'ampleur et l'intensité des violences physiques mais aussi morales subies. Car effectivement la violence n'est pas que physique. Au XIXe siècle, par exemple, elle s'exprime aussi par la chape de plomb qui tombe sur le corps virginal. La bourgeoisie transforme ses *jeunes filles* en oies blanches en les caparaçonnant d'innocence, concept normatif qui ensevelit la virginité du sexe et du corps sous les impératifs d'ignorance, de chasteté, de pudeur et de pureté. L'Eglise catholique y contribue en impulsant au culte angélique et au culte marial une dynamique nouvelle à laquelle les *jeunes filles* ne peuvent échapper : d'un côté la déssexualisation d'un corps rendu diaphane, de l'autre le rappel au sacrifice de la maternité. Séparées dès la prépuberté de l'autre sexe, reléguées dans un univers dénué de toute référence corporelle ou charnelle, elles ignorent beaucoup de leur anatomie, tout de l'autre sexe, et ne possèdent pas la faculté de penser, un tant soit peu, leur

devenir matrimonial dans sa dimension physiologique. Balzac peut ainsi parler avec raison de «viol légal» quand il évoque la nuit de noces.

---

L'ouvrage montre enfin comment le XXe siècle marque un tournant, permettant aux jeunes filles d'accéder à davantage d'autonomie. Les tabous concernant le désir sexuel des femmes tombent, les canons de la beauté évoluent... Pourtant, certaines expressions de malaise, comme par exemple les cas multipliés d'anorexie, donnent à penser que l'état de jeune fille reste problématique...

La pression sociale, qui exige en premier lieu la séduction de la beauté et la grâce du corps, mais aussi la garantie de la virginité et la chasteté du sexe, accompagne l'histoire des *jeunes filles* jusqu'à notre époque. L'art et la publicité leur proposent un esthétisme de la féminité hors d'atteinte, véhiculé par des icônes du cinéma, de la mode, de tous les spectacles. Sans doute cette incapacité à faire se rejoindre l'image qu'elles ont d'elles avec celle que les médias posent en référence, participe-t-elle, en partie, à des souffrances intimes et complexes exprimées par le corps telles que l'anorexie et la boulimie.

---

**\*Gabrielle Houbre** est maître de conférences en histoire des femmes à l'université Paris VII-Denis Diderot. Elle a notamment publié : «Le Corps des jeunes filles, de l'Antiquité à nos jours», éd. Perrin, 2001 ; «Le Temps des jeunes filles» (direction), CLIO n°4-1996, Histoire, Femmes et Sociétés, PUM, 1996; et plus récemment «Histoire des mères et filles», éd. de La Martinière, 2006.

---

**A ne pas manquer...**

**Je suis neige**

Si blanche, si pure, si neige! A quoi rêvent les *jeunes filles*? Transmué en ballet d'images et de sons, le conte de «Blanche Neige» se donne à vivre autrement. Les résonances entre le récit traditionnel des frères Grimm et le texte plus iconoclaste de Robert Walzer invitent à questionner la vision soi-disant idyllique de la *jeune fille* éternellement pure, obligatoirement neige... Après «La Petite Sirène », la chorégraphe Sophie Mathey poursuit ses exercices de transposition : le corps n'est-il pas ce lieu clé où se dit le mystère des *jeunes filles*? Sur scène, trois instrumentistes et trois danseurs s'emparent de la matière féérique du conte : une libre adaptation portée avant tout par la poésie de son sujet.

---

**Du 25 au 29 mai 2011 | Cie Picomètre et Ensemble Art d'Echos | Musique | Danse | Création | 8+**

---

# Ah ça ira, ça ira, ça ira...

Certains artistes, comme les cartomanciens, ont des antennes ultrasensibles qui captent l'à venir avec quelques longueurs d'avance sur leurs contemporains. Ainsi nous préparent-ils à affronter l'inconnu, à bousculer nos certitudes et à penser l'impensable. Leur sommes-nous pour autant reconnaissants de briser le cocon de la torpeur qui nous ensommeille? | **Nelly Le Grévellec**

---

**Mardi 31 mai 2011**

---

**A l'école du spectateur... | *Créer aujourd'hui***

---

Des élèves du 13<sup>e</sup> arrondissement partagent leurs différentes expériences de spectateurs menées, au cours de l'année, tantôt avec leurs professeurs, des artistes missionnés par le Théâtre Dunois (Théâtre du Phare et Le Petit Théâtre) et une journaliste, Dominique Duthuit.

Collège Thomas Mann, collège Elsa Triolet, école 103 av. de Choisy du 13<sup>e</sup> arr. | Avec le soutien du Rectorat de Paris, de la DASCO/Mairie de Paris, de L'Art pour grandir/Mairie de Paris et de la DRAC Ile-de-France | En collaboration avec Radio Clyde

---

**Vendredi 24 juin 2011**

---

**Danser la ville ! | *Paris – Ivry, sur les chemins de la danse***

---

Sous la houlette des danseurs/chorégraphes de la Cie Picomètre, trois classes du 13<sup>e</sup> arrondissement et une classe d'Ivry-sur-Seine expérimentent et confrontent l'influence de leur trajet quotidien sur leur vie.

Ateliers dans le cadre scolaire en mai et juin | Ecoles Balanchine, Primo Lévi et 103 av. de Choisy du 13<sup>e</sup> arr. et école Dulcie September d'Ivry-sur-Seine | Avec le soutien de l'Inspection académique du Val-de-Marne, de la DASCO/Mairie de Paris, de L'Art pour grandir/Mairie de Paris et de

---

## A vos agendas 2011...

Pour en savoir plus [www.theatredunois.org](http://www.theatredunois.org)

---

### **Ensembles Aleph, Insomnio (Pays-Bas) et Nomos**

Du 8 au 10 avril 2011 | Le LIEU session 4  
Musique contemporaine

---

### **Future /No Future**

du 28 avril au 8 mai 2011 | Cie Point de Rupture  
Théâtre | Création | 14+

---

### **Monsieur Satie**

du 18 au 22 mai 2011 | Cie Hanna R, Ezequiel Spucches et JMF  
Musique | 6+

---

### **Concert en forme de poire**

le 18 mai 2011 | Ezequiel Spucches  
Récital Satie | Musique

---

### **Je suis neige**

du 25 au 29 mai 2011 | Cie Picomètre  
Musique | Danse | Création | 8+

---

## Les époux

du 8 au 19 juin 2011 | L'ARCAL  
Théâtre | Musique | Création | 3+

---

---

### Avant-programme | Saison 2011-2012

---

«Moi seul», Laurent Dupont/ACTA | «Noir et humide», L'Amin Compagnie Théâtrale | «Les Fleurs de Bach», Pnepno | «Bubaropolis», Le Trio de Bubar | «Taboularaza», Damien Bouvet/Cie Voix-Off, «L'Enfant roi», Balle Rouge | «Specimen», Le Petit Théâtre | «Macao et Cosmage», La SOUPE Cie | «colosse(s)», a.k. entrepôt | «Soledades», «Pétales du temps», «Les tours des vents», Jesús Hidalgo/Cie alleRetour | «Mursmurs», Les souffleurs de rêves | «Comment le monde vint au monde», Cie Par les villages | «L'Inouïte», Anne-Laure Rouxel-Joël Jouanneau/L'Eldorado | «PinKpunkCIRKus», Joël Jouanneau/L'Eldorado | «Jojo le récidiviste», Joël Jouanneau/L'Eldorado-Joseph Dahan | Résidence Ensemble Aleph

---

---

### Les Tarifs

---

Tout public

16 € plein tarif

11 € habitants du 13<sup>e</sup>, séniors, étudiants, intermittents, chômeurs

10 € - de 26 ans et adultes accompagnant des enfants  
(2 adultes maximum pour 1 enfant)

6.50 € enfant de - de 15 ans et adultes les accompagnant habitant le 13<sup>e</sup>

---

Carte Famille (valable une saison)

36 € 6 places

---

Pour plus de détails, consulter notre site, rubrique **Accès et tarif**

---

Règlement

Chèques et espèces ; Tick'art  
et Chèque Culture acceptés.

---

---

### Par ici les sorties!

---

Théâtre Dunois

Accueil du public

7 rue Louise Weiss, 75013 Paris

Information et réservation:

01 45 84 72 00

reservation@theatredunois.org

Administration

108, rue du Chevaleret 75013 Paris

---

Accès

M°6 Chevaleret

M°14 | RER C

Bibliothèque François Mitterrand

Bus 27 Clisson

---

La Maison Ouverte

Association loi 1901

Siret 32450071900020

APE 9004Z

Licence ent. 1.1031580 | 2.1028925 |  
3.1028926

---

La Gazelle, le journal du Théâtre  
Dunois | Direction de la publication

Nelly Le Grèvelec |

Conception, rédaction Céline Viel |

Conception graphique GuerillaGrafik |

Impression L'Imprime

---



DRAC  
Île de France

TICKART

Île de France

île de France

MAIRIE DE PARIS

---